

David Le Breton

*Les scarifications comme régulation du rapport au monde*

*Abstract*

Les transformations corporelles de l'adolescence s'imposent au jeune, elles soulèvent la question du regard des autres sur le jeune homme ou la jeune fille qu'il devient, l'ouverture au désir et à la génitalité. Son corps échappe à son contrôle, de même le statut qui est désormais le sien au sein du lien social. En modifiant son apparence, le jeune fait de sa peau une scène où il projette une identité provisoire ou durable en quête de son personnage. Elle est un outil d'expérimentation de soi, d'exploration des personnages. La peau est une frontière écorchée vive si les frontières symboliques entre soi et les autres, entre le monde interne et la réalité sociale peinent à s'établir car alors elle enferme dans une identité insupportable dont il voudrait se dépouiller et dont témoignent les blessures corporelles délibérées.

Le trasformazioni corporee dell'adolescenza che s'impongono al giovane uomo o alla giovane donna in divenire sollevano la questione dello sguardo degli altri e dell'apertura al desiderio e alla genitorialità. Il corpo sfugge al controllo e il nuovo status andrà iscritto nel legame sociale. Trasformando il proprio aspetto, il giovane rende la pelle la scena sulla quale proiettare un'identità provvisoria o definitiva alla ricerca del proprio personaggio. Strumento di sperimentazione del Sé e di esplorazione di ruoli, la pelle diviene una frontiera sulla quale è palpabile la lacerazione, quando il confine simbolico tra il Sé e gli altri, tra il mondo interno e la realtà sociale fa fatica a stabilirsi; raccoglierà, allora, un'identità insostenibile, della quale il giovane cerca di spogliarsi e di cui le ferite corporee intenzionali ne diventano testimonianza.

The adolescence imposes physical changes raising the question of the others' look on the young man or on the young woman becoming, of the opening to the desire and to the genital. His/her body escapes from his/her control, at the same time his/her status is now situated in the social link. By changing his/her appearance, the young makes the skin as a scene where he/she projects a temporary or permanent identity searching for

his/her character. It is a tool of self-experimentation, of exploration of the characters. The skin is a scraped border if the symbolic boundaries, between the self and the others, between the inner world and the social reality, are struggling to establish, because it encloses into an unbearable identity which he/she wishes to escape, whose self-inflicted bodily wounds are testimony.

*Motés-clés:* peau, corps, scarification, blessure délibérée, douleur, souffrance

*Parole chiave:* pelle, corpo, scarificazioni, ferite intenzionali, dolore, sofferenza

*Keywords:* skin, bodies, scarification, self-inflicted wounds, pain, suffering

### *Changer de peau*

La peau enclot le corps, les limites de soi. Géographie singulière en ce qu'elle est unique avec ses formes, sa consistance, ses cicatrices, ses nuances de couleur, elle établit une frontière vivante et poreuse entre soi et l'autre, le dedans et le dehors, l'intérieur et l'extérieur. Lieu de contact, elle est ouverture ou fermeture au monde selon les circonstances affectives, porte symbolique qui s'ouvre ou se ferme, mémoire d'événements biographiques. Enveloppe narcissique, elle distingue le moi psychique du moi corporel et elle est d'autant plus investie par l'adolescent qu'elle est le lieu visible et sensible de sa différence. Nourrit d'érogénéité, elle procure le plaisir ou la douleur selon les potentialisations dont elle est l'objet du fait de l'entourage affectif, mais aussi objet de tendresse ou de haine. Instance de maintenance du psychisme, c'est-à-dire d'enracinement du sentiment de soi au sein d'un corps qui individualise, elle exerce aussi une fonction de contenance, c'est-à-dire d'amortissement des tensions venant du dehors ou du dedans. Si elle ne remplit pas ce rôle, elle procure un sentiment de fragilité, d'absence de protection face à l'âpreté de l'environnement. Elle est d'autant plus vulnérable chez l'adolescent en porte à faux avec son existence et mal dans sa peau. Elle donne le ressenti des limites de sens qui autorisent ou non à se sentir porté par son existence. Mais offerte au regard et au pouvoir des autres, elle expose à leurs jugements (Anzieu, 1985). Elle incarne le partage entre le privé et le public. Mais le passage heureux entre ces deux dimensions qui alimente la fluidité de la vie quotidienne

implique un solide étayage pour se donner un cadre, des limites propices, car il n'y a jamais de moi sans l'autre.

Le rapport au monde est une question de peau, et de solidité ou non de la fonction contenante. Avoir la «peau dure» protège de l'adversité, à la différence de celui qui est à «fleur de peau» et réagit aux événements avec une sensibilité exacerbée. Mais l'adolescence est le moment où le jeune entend «changer de peau» ou «faire peau neuve». La peau est une métaphore de la relation à autrui, elle mesure en effet la qualité de contact comme en atteste un immense vocabulaire tactile ou cutané qui parle de la qualité de la relation.

Le corps est une matière première de la fabrique d'identité, il se mue en un champ de bataille pour accéder à soi ou se défaire de sa souffrance. Il est l'autre le plus proche, mais à portée de main, et à apprivoiser à cause de ses transformations et des attitudes de l'entourage et des autres dans l'espace public. Les tentatives du jeune sont nombreuses pour contrôler quelque chose de ce corps qui se dérobe à lui à travers tatouages, piercings, maquillage, vêtements de marque, recherche d'un look spécifique, régimes alimentaires, pratiques sportives intensives, etc. Manières symboliques aussi de se détacher doucement des parents en inventant sa propre existence sous l'influence des pairs. Même s'il surprend parfois son entourage, ces pratiques donnent une prise qui le rassure ou qui l'empêchent de se perdre. En modifiant son apparence, il fait de sa peau une scène où il projette une identité provisoire ou durable en quête de son personnage. Outil d'expérimentation de soi, d'exploration des personnages qu'il aimerait être, le corps n'est pas seulement pour soi, mais aussi pour autrui, et souvent, pour l'adolescent, il est surtout le lieu que jugent et s'approprient les autres. Il se sent collé à leur regard et transparent au jugement. D'où le surinvestissement de la surface de soi comme support premier d'identité et de contrôle de ce qu'il entend donner à penser sur lui.

Lors de l'adolescence, la peau est une sorte d'emblème de soi pour le meilleur ou pour le pire. Elle vaut pour soi. Elle métaphorise l'existence personnelle. Le corps est alors un objet à s'approprier pour le rendre digne du regard des autres et du sien propre. Trace de subjectivité apposée sur un corps perçu auparavant comme n'étant pas tout à fait le sien, tatouage ou piercing traduisent une symbolique d'appropriation. Signature symbolique attestant de l'inclusion à soi. A l'inverse, la biffure cutanée est une tentative de se défaire de soi, une volonté de s'arracher une peau qui colle à la peau et enferme dans un intolérable sentiment d'identité. Dans les représentations adolescentes la reconnaissance du corps vaut pour la reconnaissance de soi. En lui se joue une légitimité

à être soi au sein du lien social. D'où la souffrance de ne pas ou de ne plus s'identifier à lui à cause d'un manque d'amour, ou d'abus sexuels qui amènent au désinvestissement de soi et donc au rejet d'un corps perçu comme «souillé», «moche». Le corps est alors un autre, radicalement différent de soi et il importe de le supprimer symboliquement par les mauvais traitements ou les blessures délibérées dont il est l'objet, voire par des comportements (sexualité, prostitution) qui disent le mépris. Si le tatouage est une signature qui traduit le fait de se revendiquer comme soi, les attaques au corps manifestent le refus de se reconnaître. Le corps adolescent est marqué d'ambivalence, il est un enjeu essentiel du sentiment d'identité.

La peau est une frontière écorchée vive si les limites symboliques entre soi et les autres, entre le monde interne et la réalité sociale peinent à s'établir car alors elle enferme dans une identité insupportable dont le jeune voudrait se dépouiller et dont témoignent les blessures corporelles délibérées. Le corps est alors à l'image d'une prison, il impose une représentation pénible de soi. Les somatisations des filles sont fréquentes et débordent les douleurs propres à la croissance: maux de tête et de ventre, nausées... souvent corrélées à des moments de tensions avec leurs parents ou leur environnement social proche. Elles disent par corps une difficulté de vivre, un manque de reconnaissance, la difficulté d'être soi et de grandir. Mais elles sont aussi des inscriptions de sens traduisent parfois la douleur de devenir femme dans un contexte qui réduit le féminin à la séduction, à la beauté, à la minceur, au fait d'être «bonne», et vouée à une représentation sur la scène masculine. Si la plupart sont heureuses de ce culte de l'apparence et de cette surenchère sur les jeux de séduction, d'autres ne s'y reconnaissent pas et en souffrent.

Les conduites à risque sont traversées par les connotations sociales du genre. Chez les filles, elles prennent des formes discrètes, silencieuses (troubles alimentaires, scarifications, tentatives de suicide...), leur corps est une caisse de résonance de leur mal de vivre; là où chez les garçons elles deviennent exposition de soi (et éventuellement des autres), souvent sous le regard des pairs (violences, délinquances, provocations, défis, alcoolisation, vitesse sur les routes, toxicomanies...). Chez les garçons, les pairs ont un effet de renchérissement des conduites à cause de la valorisation du risque dans les imaginaires adolescents de la virilité, et par crainte d'une réputation de pusillanimité. Leur présence incline le jeune à aller au-delà de ses appréhensions pour affirmer son identité aux yeux des autres et ne jamais perdre la face. Les défis entre garçons participent des rites de virilité en permanence en jeu. La bande

est un refuge surtout dans le contexte d'une insuffisance familiale, elle contribue à l'étayage d'un sentiment d'identité en manque d'assises plus solides, et elle autorise le passage à l'acte dans un sentiment d'évidence en dissolvant les interdits moraux, parfois sous l'égide d'un chef devenu une figure identificatoire.

### *Mal dans sa peau*

La peau est aussi un recours pour s'agripper au réel et ne pas sombrer. Quand tout se dérobe autour de soi, il ne reste que le corps pour ne pas disparaître. Dans les conduites à risque, il est utilisé comme un «objet transitionnel», un balancier d'existence utilisé comme un objet régulateur pour supporter l'âpreté des circonstances. Les attaques à son égard (scarifications, abrasions, brûlures, coups, etc.) ou les quête de sensations souvent brutales sont des moyens de continuer à s'arrimer au réel, de le ressentir par corps puisqu'il ne se donne pas par sens. Elles ne sont pas l'indice d'une volonté de se détruire ou de mourir. Au contraire, elles bricolent du sens sur le corps pour continuer à exister (Le Breton, 2005; 2007). Elles conjurent une catastrophe du sens, elles en absorbent les effets destructeurs en la fixant sur la peau et en essayant de la reprendre en main. Elles s'opposent à la souffrance et manifestent un essai de restauration de soi. Pour reprendre le contrôle, le jeune cherche à se faire mal, mais pour avoir moins mal. Il sacrifie une part de soi pour sauvegarder quelque chose de son ancrage au monde. Les attaques au corps sont d'abord une attaque contre les significations qui s'y attachent. Elles concernent des jeunes souffrant d'un désinvestissement de soi, d'une incertitude sur les frontières de leur psychisme et de leur corps, de leur réalité et de leur idéal, de ce qui dépend d'eux et des autres du fait de parents souvent malaimants, maltraitants ou absents. Parfois des événements déclencheurs se situent hors du contexte familial (harcèlement, abus sexuels, peine de cœur, etc.). L'inceste ou les violences sexuelles sont une autre raison majeure de ce rejet de soi, de ce sentiment d'être encombré d'un corps souillé. Ce sont des écorchés vifs, c'est-à-dire des écorchés du sens, sans défense contre les blessures infligées par les autres. Ils vivent les déceptions avec intensité, sans recul. Ils ont le sentiment de ne pas être tout à fait réels, de n'habiter ni leur corps ni leur existence. De même quand les enveloppes familiale et scolaire qui incarnent les peaux sociales du jeune sont défailtantes, elles sont l'objet d'attaques à leur égard, mais lui-même ne s'épargne pas.

L'attaque au corps est précédée du sentiment de déperdition de soi sous les assauts de la souffrance. Elle participe du vertige inhérent à toutes les conduites à risque (Le Breton, 2012), elle évoque une perte de contrôle comme si le sol de la pensée venait à s'effondrer, moment de rupture avec le réel. Le jeune se jette contre son corps pour toucher enfin une limite, conjurer la chute dans le vide. L'entaille est la seule parade au sentiment d'être mis à mal. Il se blesse le plus souvent au niveau du poignet ou de l'avant-bras, plus rarement sur les cuisses ou le ventre. Son ressenti traduit l'«agonie primitive» ou l'«angoisse impensable» décrite par Winnicott (1975). Le manque d'un environnement soutenant en soi et au dehors amène à la recherche d'un cran d'arrêt de la chute à travers l'incision corporelle. Au moment où elle est effectuée, la blessure instaure une sorte de lieu sensoriel de contenance que renforcent ensuite la trace laissée sur la peau et l'éventuelle nécessité des soins. La vue des cicatrices reconforte le jeune, lui rappelle qu'il dispose d'un moyen pour repousser les assauts de l'affect, et elle le rassure sur ses frontières.

En entaillant son corps et en en faisant sortir métaphoriquement ce qui l'étouffe, le jeune retrouve un espace de symbolisation qui restaure sa position d'acteur. Le sang qui coule est souvent décrit comme matérialisant sa souffrance. Et elle sort de lui, elle est portée à la surface de soi, là où elle devient contrôlable. La chape de détresse est crevée par une agression tournée contre soi car là seulement elle est maîtrisable. Le choc du réel ainsi induit, l'ouverture du corps, la douleur consentie, le sang qui coule, la violence auto-infligée, renouent les fragments épars de soi et conjurent le sentiment de dissolution de soi, la concrétude de la relation au monde est rétablie. Les frontières cutanées sont restaurées. La blessure délibérée arrête la chute, elle en efface le vertige et provoque la sensation d'être vivant et réel. Elle dit le dépit en portant les coups sur le lieu du corps, la peau, qui symbolise le mieux l'interface avec le monde. Elle tente de restaurer une contenance par l'établissement régulier non pas d'une enveloppe de souffrance comme l'écrit Anzieu dans *Le moi-peau* (1985, p. 109), mais plutôt d'une enveloppe de douleur comme je me suis attaché à le montrer dans *Expériences de la douleur* (2014) La douleur consentie s'oppose justement à la souffrance imposée par les circonstances, elle permet une prise symbolique sur les circonstances. Lucie, victime d'un inceste dont la remémoration ne cesse de la hanter, explique que:

C'est un peu comme si on arrivait nous-mêmes à gérer notre souffrance. C'est pas quelqu'un de l'extérieur qui va nous faire du mal, comme dans le cas de l'inceste ou de l'abus sexuel, ce mal c'est nous-mêmes qui nous l'infligeons. Donc on a un contrôle sur la souffrance subie.

D'autres choses entrent en jeu, c'est aussi, entre guillemets, un mal pour un bien. C'est laisser sortir une certaine souffrance qui pourrait être dite avec des mots et qui passe là par une maltraitance du corps.

THE  
TOPIC

Le paradoxe de la douleur, quand elle est choisie ou acceptée, est de procurer une butée pour ne pas se perdre, pour endiguer le déferlement des pensées douloureuses.

Dans le témoignage des jeunes, les attaques au corps purgent du «mauvais sang», du «pus», expulsent de soi la mauvaise part pour retrouver provisoirement un corps propre, non envahi par l'autre. L'écoulement du sang «draine» la souffrance et emporte provisoirement la souillure. Rite intime de purification particulièrement puissant pour des adolescent(e)s victimes d'incestes ou d'abus sexuels, manière symbolique de rejeter hors de soi la souillure, de retrouver provisoirement une pureté à travers une sorte de saignée identitaire (Le Breton, 2005; 2007). Dans nos sociétés le sang est une substance symbolique chargée, il émane du corps, il est associé à la vie et à la mort, à la santé, à la blessure. Mais il se tient à l'intérieur du corps où il est invisible, quand il en sort il est signe de danger. Il n'est plus à sa place. Le répandre délibérément revient à mettre en scène et à utiliser une puissance de transgression.

Les blessures délibérées ne sont pas un engluement dans un symptôme mais une tentative de redéfinir son existence pour ceux qui ont perdu le choix des moyens. Ce ne sont en aucun cas des automutilations, comme un abus de langage les désigne parfois: aucune fonction corporelle n'est altérée, aucun organe détruit. Au pire, elles laissent des cicatrices. L'usage courant de ce terme chez les adolescent(e)s traduit bien en revanche cette dimension de souffrance, d'altération de soi, que produit la montée de la tension et l'acte qui accompagne sa résolution provisoire. Les attaques au corps ne sont pas faites de manière aléatoire, une conscience relative les organise et protège malgré tout le jeune du pire: il n'attaque pas son visage, ou ses yeux, ou d'autres zones vulnérables de son corps, mais plutôt ses avant-bras ou ses cuisses, son ventre, c'est-à-dire des lieux qui ne ferment pas les portes du lien social. Le plus souvent l'acte entre dans une ritualité intime, privée, l'entaille est exécutée dans le secret de la chambre par exemple devant une bougie, avec une musique spécifique, souvent métal qui exprime le cri, le mal de vivre, la révolte, une méditation intérieure...

Ces blessures délibérées possèdent une signification pleine, elles sont un langage quand la parole suffoque à dire son désarroi. Le corps est toujours signifiant, il ne s'oppose nullement à la parole. Il dit à sa manière les tensions intérieures. Interrogé, l'adolescent(e) qui s'entaille explique les raisons, parle de son soulagement après la

blessure et de son malaise à recourir à une telle diversion. Mais il dit aussi ne pas avoir d'autres moyens de reprendre le contrôle sur la violence des affects ressentis. Les mots sont parfois impuissants devant la force des significations attachées aux événements, et le passage par le corps devient alors la seule issue possible. Les blessures volontaires absorbent justement ce reste que les mots ne saisissent pas. Le jeune extériorise quelque chose de son chaos intérieur en le fixant sur son corps afin d'y voir plus clair, il met en acte une impossibilité de transformer les choses. Dire un inceste, l'indifférence de la mère, l'abandon du père, par exemple, ne suffit pas à en effacer la douleur. Ces attaques au corps sont des outils pour contrôler un univers intérieur douloureux qui échappe encore et élaborer une relation moins confuse entre soi et l'autre en soi. En ce sens, loin d'être des passages à l'acte comme le disent certains psychanalystes, elles sont des actes de passage (Le Breton, 2005; 2007), elles s'opposent à la virulence des affects et maintiennent le jeune dans une position d'acteur. Grâce à elles, l'étau de la souffrance se desserre et le jeune reprend son souffle. Elles autorisent un passage, une transition. Elles sont une tentative de restauration du lien, une parade pour surmonter la montée de l'affect.

«Il m'est arrivé de grosses crises d'angoisse que j'ai eu besoin de casser brutalement par une automutilation; et de le faire dans les toilettes du lycée, ou dans la salle de bain chez des amis et de façon brutale et rapide, mais en présence de quelqu'un, non jamais», témoigne Samantha qui se décrit comme survivante de l'inceste.

Les entailles interviennent dans une situation de souffrance et d'impuissance à mettre la tension hors de soi. Ultime tentative de se maintenir au monde en cherchant un appui pour s'arracher aux anciennes pesanteurs, remède pour s'extirper d'une situation sans issue, elles sont un chemin tracé dans le corps, en en payant le prix, pour se retrouver et rejoindre le lien social. Elles protègent l'intégrité narcissique du jeune. Elles persistent tant qu'il ne trouve pas d'autres modalités de résolution de ses tensions. Le recours au corps intervient dans l'impossibilité de traiter psychiquement le désarroi rencontré.

Technique paradoxale de survie, les entames corporelles permettent de reprendre pied, de ne plus être emporté par le chaos. Elles sont d'autant plus une tentative de maîtrise des sensations corporelles que les plaies requièrent souvent d'être soignées secrètement pour ne pas attirer l'attention sur elles, ou alors elles sont entretenues comme des foyers de sensations. Le jeune continue à se sentir exister, à éprouver la consistance de son rapport au monde par le rappel d'une limite à même la chair. Après l'incision, le calme revient, le monde est à nouveau pensable. Cette disparition de la



tension et l'étonnement de redevenir soi-même est ce qui induit cette formulation commune, pleine de malentendus, faisant référence à une sensation agréable, exquise, etc. qui traduit la résolution soudaine de la tension. Le sang qui coule est un baume paradoxal posé sur le manque à être. La douleur ressentie est un rappel d'existence.

Je crois que je me coupe pour sentir que je suis encore vivante. Parce que je sais très bien qu'en me coupant, c'est pas comme ça que je mourrais. Ca je le sais très bien. Donc je suis pas morte et mon corps n'est pas mort. Enfin, je ne sais pas expliquer, mais non, je ne suis pas morte. Voilà, c'est comme ça [Anna].

La fragilité des assises narcissiques requiert le cran d'arrêt de la douleur, mais la souffrance est ailleurs, installée dans l'histoire de vie. Le détour par l'agression corporelle est une forme paradoxale d'apaisement. Le jeune oppose la douleur portée sur la peau à la souffrance enracinée dans les circonstances de sa vie à travers une homéopathie symbolique où une dose infinitésimale du poison en résorbe provisoirement les effets.

Les attaques au corps sont surtout féminines. Pour les garçons, elles disent une souffrance mais elles participent parfois d'une affirmation de virilité. Si le plus souvent les filles dissimulent et soignent leurs blessures en secret, les garçons les arborent plutôt comme des emblèmes de virilité. Elles attestent qu'ils n'ont pas froid aux yeux en se faisant mal et en laisser leur sang couler. Mounir, interrogé par Meryem Sellami (2015) se coupe depuis l'âge de 13 ans pour afficher sa suprématie sur les autres:

Je veux qu'on ait peur de moi [...]. Si quelqu'un a osé se couper sa propre peau, qu'est-ce qu'il oserait te faire à toi? S'il n'a pas eu pitié de sa peau à lui, s'il n'a pas eu pitié de lui-même, comment il aurait pitié de toi? C'est un intouchable, un dur, un vrai gangster.

Les entailles sursignent paradoxalement la virilité, même quand elle paraît singulièrement mise en défaut. Le fait de montrer son courage et de se faire mal pour imposer son statut est une attitude masculine. Nombre de brûlures de cigarettes s'effectuent ainsi sous le regard des autres que l'on souhaite impressionner. Slim, 17 ans, est dans un café avec des amis de son âge qui le raillent pour son manque de réussite. La discussion s'envenime. Les tables sont jonchées de verres de bière vides. Slim s'enflamme soudain pour un mot de trop. Il enlève son t-shirt prend le couteau qui était dans sa poche et se balafre plusieurs fois la poitrine avec un air de défi. Il proclame

devant ses copains ébahis «Je vous baise tous». Manière paradoxale de dire sa virilité dans la surenchère à la mesure de ses échecs personnels (Le Breton, 2007).

Matière d'identité, le corps est support d'une médecine sévère mais efficace. Biffure de soi comme on raye une phrase malencontreuse. Le corps est en trop et il enferme en soi à la manière d'une prison d'identité. Là aussi, mais sous une forme nettement plus douloureuse que pour le tatouage, il s'agit de changer de peau, de faire peau neuve. L'expérience montre que ces blessures délibérées ne durent que le temps du passage de la zone de turbulence. Un jour ou l'autre, après un temps déterminé allant de quelques jours à quelques années, elles cessent par la grâce d'une rencontre amoureuse, du geste d'un adulte qui lui donne enfin le goût de grandir de la confiance accordée pour une tâche quelconque qui lui tenait à cœur, une reconnaissance inattendue de la famille ou des proches.

#### *Riferimenti bibliografici*

Anzieu, Didier (1985). *Le moi-peau*. Paris: Dunod.

Le Breton, David (2002). *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*. Paris: Métailié.

Le Breton, David (2005). *La pelle e la traccia. Le ferite del sé*. Roma: Meltemi.

Le Breton, David (2007). *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*. Paris: Métailié.

Le Breton, David (2012). *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*. Paris: Puf, coll. Quadrige.

Le Breton, David (2014). *Esperienze del dolore. Fra distruzione e rinascita*. Milano: Raffaello Cortina.

Sellami, Meryem (2014). *Adolescentes voilées. Du corps souillé au corps sacré*. Québec: Pul.

Winnicott, Donald Wood (1971). *Playing and Reality*. London: Tavistock Publications.

David Le Breton, Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut Universitaire de France. Auteur de *En souffrance. Adolescence et entrée dans*

*la vie* (Métailié, 2007) et de *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (Puf, 2012), et en italien de *Esperienze del dolore. Fra distruzione e rinascita* (Raffaello Cortina, 2014), *Passione del rischio* (Gruppo Abele, 1995), *Camminare. Elogio dei sentieri e della lentezza* (Edizioni dei cammini, 2015), *Il mondo a piedi. Elogio della marcia*, (Feltrinelli, 2001), *Il sapore del mondo. Una antropologia dei sensi* (Raffaello Cortina, 2007), *La pelle e la traccia. Sulle ferite del se* (Meltemi, 2005), *Antropologia del dolore* (Meltemi, 2007), *Antropologia del corpo e modernità* (Giuffré, 2007).

*david.le.breton@unistra.fr*

*David Le Breton*, Professore di Sociologia all'Université de Strasbourg. Membro dell'Institut Universitaire de France. Autore di *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié, 2007) e di *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (Puf, 2012), e in italiano di *Esperienze del dolore. Fra distruzione e rinascita* (Raffaello Cortina, 2014), *Passione del rischio* (Gruppo Abele, 1995), *Camminare. Elogio dei sentieri e della lentezza* (Edizioni dei cammini, 2015), *Il mondo a piedi. Elogio della marcia*, (Feltrinelli, 2001), *Il sapore del mondo. Una antropologia dei sensi* (Raffaello Cortina, 2007), *La pelle e la traccia. Sulle ferite del se* (Meltemi, 2005), *Antropologia del dolore* (Meltemi, 2007), *Antropologia del corpo e modernità* (Giuffré, 2007).

*david.le.breton@unistra.fr*

*David Le Breton*, Professor of Sociology at the University of Strasbourg. Member of the Institut Universitaire de France. Author, in particular, of *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié, 2007) and of *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (Puf, 2012), and in Italian of *Esperienze del dolore. Fra distruzione e rinascita* (Raffaello Cortina, 2014), *Passione del rischio* (Gruppo Abele, 1995), *Camminare. Elogio dei sentieri e della lentezza* (Edizioni dei cammini, 2015), *Il mondo a piedi. Elogio della marcia*, (Feltrinelli, 2001), *Il sapore del mondo. Una antropologia dei sensi* (Raffaello Cortina, 2007), *La pelle e la traccia. Sulle ferite del se* (Meltemi, 2005), *Antropologia del dolore* (Meltemi, 2007), *Antropologia del corpo e modernità* (Giuffré, 2007).

*david.le.breton@unistra.fr*